

# MARIE GAULIS

---

## LAURIERS AMERS



EDITIONS  
**ZOE**

Extrait de la publication

## LAURIERS AMERS

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Zoé

Traduction et adaptation du grec de  
*Karaghiozis. Le Château des fantômes*  
dans la collection Les Classiques du Monde

Chez d'autres éditeurs

*Le Fil d'Ariane*, poèmes, L'Aire, 1993

*Ligne imaginaire*, récits, Métropolis, 1999  
(Prix Pittard de l'Andelyn)

*Terra incognita*, carnets, Métropolis, 2002

*Le Cœur couronné*, proses, Métropolis, 2004

MARIE GAULIS

LAURIERS AMERS

EDITIONS  
**ZOE**

L'auteur tient à remercier, en premier lieu, le Comité International de la Croix-Rouge, en particulier M. Angelo Gnaedinger, directeur général, M. Georges Willemin, archiviste, Daniel Palmieri et Marina Meier, sans lesquels elle n'aurait pas pu faire ce travail.

Elle remercie également de leur aide et de leur soutien au Liban Daniel Cavoli, Nadida, Huguette, Mohsen Al Jamal, Isabelle et Georg Mautner Markhof.

Pour sa précieuse collaboration, elle remercie tout particulièrement et chaleureusement Olivier Russbach.

Elle exprime enfin sa gratitude envers Gilles Decorvet et Thomas Bouvier pour leur lecture et leurs remarques pertinentes.

L'auteur a reçu pour l'écriture de ce texte l'aide de la Fondation Pro Helvetia.

*L'éditeur remercie le Fonds de soutien à l'édition  
de la République et canton de Genève  
d'avoir accordé une aide à la publication de ce livre*

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines  
CH – 1227 Carouge-Genève, 2009  
[www.editionszoe.ch](http://www.editionszoe.ch)

Maquette de couverture: Evelyne Decroux  
Illustration: Baalbek © Getty Images  
ISBN 978-2-88182-644-3

À George Alexander

*« Moi, je dis qu'une seule vague  
fait le bruit de la mer. »*

Louis Gaulis



## PROLOGUE – ÉTÉ DE 2003

J'entends à la radio qu'une voiture piégée a explosé à Beyrouth – sans doute un attentat du Hezbollah, dit la voix dans la cuisine fraîche où flottent des odeurs de basilic et de melon. Je me précipite pour augmenter le volume, mais je n'apprendrai rien de plus. Les nouvelles déroulent leur litanie, et rien ne semble pouvoir fixer le cours des mots ni celui des malheurs. Je n'en saurai pas plus sur cet attentat, on n'en reparlera pas: que suis-je censée faire de cette information? L'écouter, sentir un instant mon cœur s'arrêter, puis s'accélérer, interrompre mes activités domestiques, suspendre mes gestes, avoir une pensée rapide pour cette partie du monde, pour Beyrouth, ville étrangère où je suis passée, hirondelle d'un printemps lointain, le temps de faire connaissance avec le désastre, ville transfigurée par la guerre et la reconstruction, et la vie inconnue qui s'y mène, tandis que sur le petit village provençal chauffé à blanc descend la paix de midi.

Mais la voix à la radio ne m'en dira pas davantage, et Beyrouth et ses convulsions épileptiques retournent à leur obscurité. Pendant les quinze années de guerre, Beyrouth était toujours présente, étoile noircie, éventrée, mutilée, résistant en même temps à la destruction, vivante, excitante. Les voitures explosaient comme de gros pétards de fête votive, la liste des otages s'allongeait,



les miliciens massacraient un clan entier, avec bébés et gardes du corps (leurs voisins, leurs cousins, leurs coreligionnaires), les riches Libanais continuaient à faire du ski sur les pentes dénudées de leurs cèdres depuis des millénaires.

Est-ce que Beyrouth n'a pas été alors la ville la plus photographiée, la plus filmée, la plus regardée de ces décennies, tournoyant dans sa robe de fête en haillons, narcissique et sanguinaire comme une reine de légende ? Est-ce qu'elle ne se trouvait pas affreusement belle en ce miroir, est-ce qu'on ne frémissait pas à la voir se détruire avec un tel entrain sous les yeux fascinés du monde, qui ainsi s'occupait, sortait de son ennui pour admirer les jeux de la guerre et s'en effrayer de loin, avec de petits cris effarouchés ?

Pendant la guerre, on ne comptait plus les voitures piégées, elles faisaient partie de la mort quotidienne, vilains cafards ventrus remplis de boulons qui explosaient près d'une école en plein midi, ou en face d'un cinéma le vendredi soir (ce qui bien sûr évoque d'autres images, d'autres faits récents et la répétition d'une méthode à laquelle l'amateurisme même semble assurer un avenir durable, avec quelque chose de lassant dans cette ronde meurtrière). Elles pouvaient exploser aussi dans une ruelle déserte, hasardeuses détonations qui envoyaient dans les jardins avoisinants tout un bouquet de ferraille qu'ensuite des gamins dégourdis récupéraient et revendaient.

Mais cette voiture piégée, bien des années après la guerre, solitaire, qui éclate dans le calme d'un été studieux, qu'annonce-t-elle ? Ou que réveille-t-elle ? Un feu jamais tout à fait éteint, des tireurs embusqués derrière les façades rutilantes des centres commerciaux, des milices s'entraînant dans quelque sous-sol tapissé de liège et de photos de filles nues, des jeunes gens exaltés prêts

à reprendre le jeu, le grand jeu absurde et grisant qui fait pâlir le pauvre monde et rougir les fronts d'un sang plus vif? Ou bien ne serait-ce plutôt qu'une explosion isolée pour exhaler un peu de colère et beaucoup d'ennui? Je ne le saurai pas, puisque déjà la voix radiophonique est passée à autre chose, les flux de la Bourse et la hausse des températures, qui eux aussi se répètent, inlassablement. J'interromps le flot des mots et retourne au silence de la table de travail – et dehors, même les cigales se sont tues, on n'entend plus que le vigoureux chant de la fontaine, qui est à lui seul un miracle au milieu de la fournaise.

Je dois pourtant revenir à Beyrouth, ville non résolue, mystère sans beauté, laideur banale sous le ciel mauve, plaie, blessure, balles au vent comme des graines, portes des bars et portières de voitures qui claquent (à moins que ce ne soit des tirs), barattage du beurre fondu de la guerre et de nos vies. Ville liquéfiée comme sous le souffle d'un feu divin, ville tordue, déformée par la chaleur et le chagrin, ville excessive et monotone, ville que je voudrais cesser de regarder, que je voudrais ignorer comme je ferme les yeux devant trop de laideur ou de peur, comme je recule et détourne la tête devant l'avancée du métal et les coulées de boue, les explosions et les commentaires qui tuent une seconde fois, qui annulent tant de vies d'un seul mot; et nous tous qui poursuivons malgré tout nos boitillantes pérégrinations.

Je dois pourtant la regarder; à moins que ce ne soit la ville qui me fixe de ses yeux de poisson crevé flottant dans les eaux moirées du port, Gorgone, monstre très ancien et ultra moderne, notre modernité de destruction et de régénération, festive et oublieuse, tueuse dans la joie, et surprise, au petit matin, de se retrouver sans rien

pour la vêtir que quelques affiches déchirées où flottent les visages de Fayrouz et de Yasser Arafat, de Béchir Gemayel et de Che Guevara : je dois affronter ce monde en lambeaux, alors que c'est vers la lumière à travers le bouquet dense des arbres que j'aime me tourner, dans le monde friable et minuscule du sable et des trous d'eau que j'aime à me perdre.

Beyrouth, ville blessée, couronne d'épines, ceinture de figuiers de Barbarie, ville barbare, ville joyau, ville poubelle, ville qui s'est détruite dans l'euphorie et qui se reconstruit dans la hâte, aveugle et sourde et bruyante de tous ses haut-parleurs, ses juke-box jouant des mélodies de miel et de sirop, la voix enregistrée du muezzin appelant à la prière ou à la guerre sainte, comment savoir ?

Peut-être faudrait-il danser sur la destruction de Beyrouth, peut-être faudrait-il la chanter, comme celle de Sodome et de Gomorrhe, comme celle d'Ur. Comme celle de Troie, plusieurs fois détruite et reconstruite, mais finalement réduite à un apaisant enclos de ruines et de tombes vides.

Peut-être faudrait-il se réjouir de ce que les villes, nos constructions de béton et de verre, de pierre et d'acier, soient à la merci d'un bombardement ou d'un tremblement de terre, que leurs façades Renaissance se lézardent, que leurs palais baroques s'enfoncent lentement dans la vase, que leurs cathédrales soient percées comme des cœurs et restent debout, à moitié calcinées, presque plus belles ainsi avec leur pierre rongée et leur toit crevé qui laisse passer les nuages, entrer la pluie et les pigeons.

Mais alors, il vaudrait mieux sans doute que Beyrouth ne soit pas reconstruite, que ses toits restent ouverts sur le soleil dur et le vent salé, que ses murs conservent la trace de leurs blessures, les trous, les failles, les cratères pareils au dessin subtil d'une calligraphie à moitié oubliée, que

dans les rues défoncées poussent buissons et arbustes, et que s'installe petit à petit tout un monde discret et sauvage d'épines, de lézards, de rats, de grenouilles et de fleurs des champs.

Beyrouth et toutes les villes où les hommes se sont battus d'un quartier à l'autre, où les marchés se sont vidés d'un coup, avec quelques tomates qui roulent sous le soleil de juin et une femme étendue à côté de son panier renversé, son foulard la protégeant de la chaleur de midi, où les immeubles construits à la va-vite dans les années 1960 se sont abattus comme de géants jeux de cartes, formant des empilements de béton armé, tombeaux pour des familles entières qui regardaient la télévision et mangeaient le repas du soir : il vaudrait mieux qu'on les laisse, ces villes, se recouvrir doucement d'oubli, avec leurs couches de poussière et de sang, leurs carcasses de voitures calcinées et tous les détritiques et les débris qui s'entassent, strates pour les archéologues à venir.

Ainsi, on pourrait reconstruire une nouvelle ville un peu plus loin, respectant le périmètre sacré des ruines modernes devenues cimetières, jardin à l'abandon, paradis des chats et des vagabonds, avec quelques îlots encore habitables où s'installeraient les réfugiés descendus des montagnes ou venus du Sud avec leurs enfants qui vont nu-pieds jouer dans les fourrés et ramasser des mûres, les artistes en quête d'espace, les solitaires, les amants en fuite, quelques ornithologues et entomologistes à la recherche d'espèces endémiques. Pour le reste, la ville retrouverait le silence d'avant les autoroutes, les ponts, les tunnels, d'avant les banques, les boîtes de nuit et les aéroports ; elle serait seulement vrombissante d'insectes, caquetante d'oiseaux et bruissante du vent dans les arbres, tandis qu'à l'horizon, on verrait se dresser la ville nouvelle, irréaliste et polie comme un jouet d'acier. Des

groupes, depuis le reste du pays, viendraient visiter de temps en temps les ruines de l'ancienne capitale et se recueillir sur les tombes envahies de lierre et de chèvrefeuille. Certains se souviendraient de la ville d'avant-guerre, quand elle n'était que lumière et fête, belles femmes en fourrure, hommes aux cheveux gominés, vieillards jouant au trictrac aux terrasses des cafés, odeurs de jasmin et d'essence, vendeurs ambulants de sorbets et de pistaches grillées. Mais ils se souviendraient aussi de la guerre et de ses blessures encore fraîches que, doucement, tendrement, la végétation recouvrirait et cautériserait.

Ainsi, la ville reconnaîtrait et accepterait la destruction qu'elle s'est infligée à elle-même, à ses habitants, au tissu vivant de ses quartiers, des églises et des mosquées, des parcs et des cafés, des écoles et des hôpitaux, des maisons mauresques et du souk ottoman.

La ville regarderait ses propres vestiges et n'y verrait plus que les traces d'un passé proche et déjà rêvé, sa beauté éventée comme un vieux parfum : dans l'eau troublée du port où flotte la carcasse d'un bœuf entier, elle ne verrait que les taches iridescentes du pétrole et les milliers de méduses qui dansent au soleil, se nourrissant de tous les déchets de la ville, du pays, du monde, tandis qu'un dernier pêcheur attend patiemment que la nuit tombe pour retirer sa ligne, vide, et rentrer dans son noir logis, quelque part dans les méandres souterrains de la ville ruinée.

## Première partie

### BEYROUTH, 1978

Nous devons partir le lendemain pour Baalbek, une excursion pendant les vacances de Pâques – Pâques arrivait assez tôt, cette année-là, vers la mi-mars, et les montagnes étaient encore couvertes de neige (nous étions même allés faire du ski, comme beaucoup de bourgeois libanais, et la station, les pistes, les remonte-pentes avaient un air familier et inoffensif qui nous apaisait). Je me réjouissais de cette escapade hors de la ville, qui promettait de l'herbe verte à profusion et des brassées d'anémones, comme à Byblos. Nous avons fait de gros bouquets que nous avons posés dans le vaste appartement toujours froid : les fleurs rouges et blanches avec leur épais cœur de velours noir, plus qu'une simple décoration, étaient une incarnation du printemps, une promesse de vent et de lumière, un souvenir du souffle frais de Byblos et de nos courses à travers les ruines pleines d'herbes folles et de buissons.

Je crois que nous aimions toutes les trois les ruines, ouvertes et silencieuses, livre en partie indéchiffrable, palimpseste des civilisations qui se sont succédé et mêlées sur ce rivage. Elles nous rappelaient les aimables temples

grecs, les théâtres antiques d'Égine et de Chypre, avec la paix des pierres roulées, rongées, ou vaillamment, par on ne sait quel miracle d'équilibre, encore debout, marquant l'espace sacré du lieu d'un culte depuis longtemps oublié. Se promener, errer, courir dans le site de Byblos, ce promontoire qui avance sur la mer, avec ses rares cyprès, ses éboulis de fleurs qui dégringolent vers les vagues, et l'horizon bleu pâle où passe un cargo fatigué, ramasser par brassées plus grosses que nous les anémones, c'était retrouver le bonheur du mouvement et de l'espace, que nous avons un peu oublié dans notre vie quadrillée, d'une urbanité déglinguée et rouillée. Cette miraculeuse floraison du printemps méditerranéen, si colorée, si variée, est d'autant plus intense qu'elle est précoce et courte : en mai déjà l'herbe de Byblos aura brûlé, et je m'y promènerai sur une terre caillouteuse et brune, avec les bouquets de lauriers-roses, qui eux défient la sécheresse, et la poussière, pour seuls compagnons.

Ce miracle du printemps grec et libanais, c'est celui des mythes et des chansons, c'est celui d'Adonis, dont on dit que les anémones pourpres sont le sang qui réapparaît chaque mois de mars dans le frais vallon qui porte son nom (et où poussent aussi des cyclamens, des petits lys blancs, des géraniums sauvages, des arnicas...) Ce sont les narcisses et les tulipes sauvages de l'Arcadie, Perséphone cueillant des jacinthes avec ses compagnes et enlevée par le jaloux dieu des Enfers – car sous la surface verdoyante de la terre se cachent les forces sombres et envieuses, le contre-pouvoir de la mort et de l'obscurité, le monde souterrain dont on a conscience quand on marche dans ces vallons résonnant d'eaux vives et qu'on se penche pour cueillir ces fleurs fragiles. Le sang et la guerre et le fracas des armes ne sont jamais loin, et c'est ce que nous allions découvrir à notre tour, innocentes

Ce récit est une quête et une enquête, un retour personnel et historique sur le passé. Marie Gaulis est née en 1965 d'une mère française et d'un père genevois. Son père, Louis Gaulis, écrivain, est mort en 1978 à Tyr, au Liban, lors d'une mission qu'il effectuait pour le Comité international de la Croix-Rouge, dans des circonstances qui n'ont jamais été élucidées.

Qui, sur l'ordre de qui, a tiré sur la voiture du CICR au crépuscule alors que Louis Gaulis rejoignait sa base? Trente ans après, Marie Gaulis est retournée au Liban, s'est rendue sur le lieu exact de l'accident, a cherché minutieusement des témoins, les a interrogés. Non pas pour construire un tombeau à son père, mais pour le retrouver au-delà des communiqués officiels et des rapports d'experts. Et pour renouer les liens avec une histoire, un pays et une décennie qui continuent de peser sur le présent. Sans oublier que morts et vivants cohabitent dans les ruines de Tyr, entre les bouquets de lauriers-roses.

MARIE GAULIS vit entre Paris, Sydney et Genève. Écrivain, elle a publié plusieurs recueils de proses. Traductrice, elle a adapté *Karaghiozis et le château des fantômes*, théâtre d'ombres grec, pour la collection Les Classiques du Monde.

ISBN 978-2-88182-644-3



9 782881 826443

16 €  
EDITIONS ZOE